



“ Le vrai scandale, ce n’est pas la mort, c’est juste qu’il n’aurait pas fallu mourir pour ça, une canette, pour rien. ”

... je sais bien que je fais le mort mieux que personne, mais je ne me plains pas parce que, l’amour, je l’ai fait si souvent, je l’ai rencontré si souvent, des visages et des prénoms, des voix et des mains, des odeurs, des parfums et des sexes, alors je ne me plains de rien sauf d’avoir glissé trop vite, si vite, dans la mort, de ne pas avoir su résister un peu, mais je te l’ai dit, toujours cette connerie d’espoir qui me fait croire que ça va s’arranger, ça va aller, qu’est-ce que tu en penses ? tu ne crois pas que si les gens voulaient ça vaudrait le coup d’attendre le plus longtemps possible de ce côté-là de la vie ? mais ça, c’est encore une façon d’espérer un truc, comme au dernier moment, quand il y avait cette voix qui continuait et répétait, pas maintenant, pas comme ça, jusqu’à ce qu’elle se taise elle aussi et s’efface dans un chuchotement, trois fois rien, un sifflement, sa voix à lui qui continuera dans sa tête, à murmurer, à répéter toujours pas maintenant, pas maintenant, pas comme ça, pas maintenant...

Laurent Mauvignier, Ce que j’appelle oubli



26 janv.
– 6 fév.
2022

CRÉATION
COPRODUCTION



CÉLESTINE

Ce que j'appelle oublié



HORAIRES

20h30 – dim. 6 16h30
Relâches : lun., dim. 30



DURÉE ENVISAGÉE

1h10



BORD DE SCÈNE

mer. 2 après la représentation

Texte **Laurent Mauvignier**
Mise en scène **Michel Raskine**

Avec **Louis Domallain** et **Thomas Rortais**

Décor **Stéphanie Mathieu**
Lumière et régie générale **Julien Louisgrand**

Remerciements : Sylvestre Mercier
et Fabrice Bihan, Arnaud Meunier, Olivier Py, l'Ensatt.

Production : Raskine & Compagnie
Coproduction : Célestins –
Théâtre de Lyon, Le Bateau-Feu –
Scène nationale Dunkerque,
Les Aires – Scène conventionnée
de Die et du Diois.

Ce que j'appelle oublié de Laurent
Mauvignier est publié aux Éditions
de Minuit.

Raskine & Compagnie est
conventionnée par le ministère
de la Culture – DRAC Auvergne-
Rhône-Alpes, la Région Auvergne-
Rhône-Alpes et reçoit le soutien
de la Ville de Lyon.

Michel Raskine

Né à Paris en 1951, Michel Raskine est metteur en scène, pédagogue, comédien. Il joue sous la direction de Anne Alvaro, Michel Berto, Antoine Bourseiller, Hans-Peter Cloos, Pétrika Ionesco, Joël Jouanneau, Manfred Karge et Matthias Langhoff, Gwenaëlle Morin, Lucian Pintilii, Roger Planchon, Bob Wilson, Jean-Marie Winling... et Michel Raskine. Au cinéma avec Michel Deville, Olivier Ducastel et Jacques Martineau, Christine Pascal... Assistant de Roger Planchon au TNP pendant six ans, il rejoint ensuite l'équipe de Gildas Bourdet au Théâtre de La Salamandre à Lille. De 1995 à 2011, il dirige avec André Guittier le Théâtre du Point du Jour à Lyon.

Il signe sa première mise en scène en 1984 avec *Max Gericke ou Pareille au même* de Manfred Karge, inaugurant un long compagnonnage artistique avec la comédienne Marief Guittier. En 1991, sa création de *Huis clos* de Jean-Paul Sartre connaît un grand succès.

Il a mis en scène pour l'opéra *Albert Herring* de Benjamin Britten et *Otello* de Giuseppe Verdi. Et pour le théâtre, des textes d'Arthur Adamov, Guillaume Cayet, Martin Crimp, Roland Dubillard, Marguerite Duras, Jean Genet, Ödön von Horváth, Eugène Labiche, Robert Pinget, Jean-Jacques Rousseau, Nathalie Sarraute, Frédéric Sonntag, Botho Strauss, Lothar Trolle... et à plusieurs reprises, de Thomas Bernhard, Marie Dilasser, Joël Jouanneau, Dea Loher et Marivaux.

Parmi ses nombreuses mises en scène, citons : *Kiki l'Indien*, comédie alpine de Joël Jouanneau (1989), *L'Épidémie* et *Un rat qui passe* d'Agota Kristof (1993), *Prométhée enchaîné* d'Eschyle (1995), *Théâtres* d'Olivier Py (1998), *Périclès*, *Prince de Tyr* de William Shakespeare (Nuits de Fourvière, 2006), *Juste la fin du monde* de Jean-Luc Lagarce à la Comédie-Française (Molière du théâtre public en 2008), *Le Jeu de l'amour et du hasard* de Marivaux (2009), *La Danse de mort* d'August Strindberg (2010) et *Le Président* de Thomas Bernhard (Nuits de Fourvière, 2012).

Plus récemment, *Le Triomphe de l'amour* de Marivaux (TNP, 2014), *Nature morte. À la gloire de la ville* de Manolis Tsipos (Festival d'Avignon, 2014), *Au cœur des ténèbres* d'après Joseph Conrad (Théâtre de l'Élysée, Lyon 2015), *Maldoror/Chant 6* d'après Lautréamont (2017) et *Blanche-Neige, histoire d'un Prince* de Marie Dilasser (Festival d'Avignon 2019).

Son silence est la dernière chose qui lui appartient

L'intrigue, comme on disait dans le monde d'avant, tient en quelques mots, comme ici une vie peut tenir en quelques secondes : « un jeune homme qui a soif, vole une canette de bière dans un supermarché, boit cette canette, et en meurt », et puis c'est tout ! C'est... tout ?

Ces derniers mois, le projet d'un nouveau spectacle est apparu, inventé par et pour la rencontre de deux garçons formidables, Thomas Rortais et Louis Domallain, ces deux-là et aucun autre. Deux hommes jeunes. La trentaine. Pas très grands. Beaux visages. Intelligence des regards. Des types sympas. La ressemblance troublante des frangins. Des garçons vivants, sans arrogance et sans ostentation, et avant tout, avant tout, de remarquables artistes, l'un comédien, l'autre percussionniste.

Pour ce duo de frères, je cherche donc calmement et sans hâte un texte puissant, plutôt bref, si possible en français, d'une belle et bonne langue capable d'être mâchée et proférée mais aussi rythmée, et bousculée tout du long, comme activée et prolongée par des percussions, et pourtant autonome, résistante, inédite sans aucun doute. J'ai éprouvé dans le passé à

plusieurs reprises (avec la complicité de Jean-Jacques Rousseau ou de Lautrémont par exemple) qu'une langue écrite, si elle est originale et audacieuse, se prête sans souci aucun à l'oralité.

Adonc on fouille sa bibliothèque et sa mémoire, et l'on se programme un vaste territoire d'écrivains à arpenter, de Montaigne à Jean Genet, le spectre est vaste, de robustes prosateurs qui pensent le monde : ma ribambelle d'auteurs a de la gueule !

Et c'est alors que surgit sans prévenir, au détour d'un chemin de hasard, la phrase unique qui constitue d'un seul élan, d'un seul souffle, *Ce que j'appelle oubli* de Laurent Mauvignier. Forte impression, pour ne pas dire grand choc, immédiat, puis persistant, que cette littérature-là, c'est à coup sûr du théâtre, qu'elle peut "faire théâtre". Tension et plaisir intenses tout du long de mon voyage dans un texte qui désormais ne me lâche plus. Ma première lecture exaltante (et exaltée !) me donne l'immédiate et joyeuse sensation que ce texte est bien celui que j'attendais, et qui, pourquoi ne pas le formuler avec immodestie, m'attendait !

Les deux interprètes vont donner corps et sons à la poignée de personnages jamais secondaires de cette fiction littéraire : la victime, personnage central et pourtant quasi-muet (« pourquoi on est ici, pourquoi si loin » seront ses seules paroles tout au long de sa brève vie scénique d'une petite heure), la victime donc, et ses assassins, parents et voisins, frères et amis, témoins et procureurs, gens des quais et des gares, des parkings et des supermarchés, garçons et filles de rencontre... Deux corps jumeaux pour le seul récit de ces "vies minuscules".

Alors comment, tout en s'ingéniant à fabriquer une machine à théâtre inexorable alors que les temporalités comme les coups se frôlent, se bousculent, s'entrechoquent, comment ne jamais perdre le flux et le flot de la langue mauvignieresque, vivifiant "la phrase unique" ? Ce même Laurent Mauvignier qui (me) recommande avec justesse de "ne pas perdre la ligne qui traverse le texte, le mouvement – la flèche – qui le traverse de part en part, et c'est ce qu'il faut tenir absolument, sa tension".

Comment ? Sans doute en projetant sans faillir mots et maux vers celui qui écoute, frère, spectateur, spectateur-frère. Les lui offrir, les lui dédier. Prolonger l'écriture par la percussion, celle-ci étant à son service et non en opposition, concurrence ou même dialogue. Proposer un espace scénique non réaliste (et d'abord, c'est quoi le

réalisme d'un cerveau et d'un cœur en train de se disloquer et de se dissoudre ?) mais riche de visions simples. Et sous des lumières crues, froides, blanches, mortelles, placer au cœur de l'image "la" canette de bière, commune et anodine, ici souveraine et célébrée, arrogante et inviolée, celle par qui tout advient, celle par qui le malheur arrive.

Enfin, paradoxe ironique sur le lieu même de la parole, le théâtre, faire place au silence, car « son silence est la dernière chose qui lui appartient ».

Et... c'est tout !

Michel Raskine, début mai 2021



... ton frère, il sera pour toi comme une lacération dans ta vie, et tu voudras comprendre, des années entières à te torturer l'esprit pour vouloir revivre chacune des minutes et des secondes entre les palettes et les chariots élévateurs, pour comprendre, parce que – n'est ce pas ? – tu diras, je veux comprendre...



Ce que j'appelle oubli

Être coupable de vivre

Dans un entretien accordé à Marieke Stein pour la réédition du texte de Victor Hugo, Le Dernier Jour d'un condamné aux éditions Flammarion en 2020, Laurent Mauvignier raconte avoir lu ce livre trois fois : à vingt, trente puis quarante ans. Véritable plaidoyer contre la peine de mort, l'enjeu politique de ce monologue intérieur y est posé « d'abord littérairement, poétiquement », provoquant chez ce lecteur assidu qu'est Laurent Mauvignier, une stupéfaction, un coup de foudre, « tout de suite, dès les premiers mots ».

« À trente ans, qui est l'âge auquel je me suis vraiment collecté à l'écriture, j'ai été fasciné par la tension du texte, cette urgence de lecture qu'il suscite, son énergie romanesque, comme si, entre la panique du narrateur à l'idée de sa mort prochaine, son désir de tout voir, tout vivre, accru par la fin prochaine, répondait un équivalent pour moi, lecteur. Il relance quelque chose de l'ordre du désir de vivre qui est, à ce moment-là, le désir de lire, lire avec passion les derniers moments de ce condamné, comme on s'accrocherait aux derniers rayons du jour, un cri d'amour à la vie. [...]

L'extraordinaire singularité du personnage, c'est qu'il est plus que le narrateur de sa propre histoire. Plus il affirme sa voix, plus il dit *Je*, et plus c'est la voix de tous les condamnés qu'on entend, les condamnés à mort de la France du XIX^e siècle, mais, bien au-delà, à travers le temps et la géographie, tous les condamnés à mort dans l'histoire de l'humanité. Plus le condamné exprime, crie sa singularité, sa jeunesse, ce qui fait qu'il est un et indivisible, une part entière de la commune humanité, plus dans sa voix résonne celle de chacun, de chaque victime, de chaque supplicié.

Ce que j'entends dans la voix du condamné, c'est l'écho de ma peur, cette peur sourde et insondable dont la persistance résiste à toute logique et analyse, et me fait craindre d'être un jour celui qu'on va abattre, l'homme se sachant condamné par les hommes. Ce qui est très singulier dans ce personnage, c'est qu'à vouloir désespérément clamer son envie de vivre, il dit le désir le plus fou et le plus fort, le plus enraciné en chacun, la révolte contre l'injustice de devoir mourir. L'injustice plus grande encore de savoir quand, de savoir par qui. Et l'on me demandera : de savoir pourquoi ?

Oui, le condamné sait pourquoi il est condamné, et nous ne le savons pas. Mais ce que dit Hugo, bien avant Kafka mais déjà dans cette voie, c'est qu'avant de mourir pour payer un crime, on meurt parce que la machinerie sociale veut du sang, qu'elle organise la mort, qu'elle a besoin de coupables. Il s'en faudrait d'un cheveu pour que Hugo aille jusqu'où va l'auteur du *Procès* et nous révèle que, pour être condamné à mort, il suffit d'être coupable de vivre. C'est en cela que *Le Dernier Jour d'un condamné* excède son propos et que le personnage, par sa voix, par son insistance à se scandaliser, à ne pas croire possible ce qui va arriver, son obstination à refuser, à s'arc-bouter sur sa voix contre la violence du réel et du monde, nous parle encore aujourd'hui, et qu'il nous parle à tous, à chacun, personnellement. »



Prochainement aux Célestins



8 — 12 FÉV. CÉLESTINE **ARTISTE ASSOCIÉ**

Vie de Joseph Roulin

Pierre Michon / Thierry Jolivet

Il s'empare du texte sublime de Pierre Michon et ressuscite Van Gogh. À travers Joseph Roulin, modeste employé des Postes dont l'artiste tira une célèbre série de portraits, Thierry Jolivet, artiste associé aux Célestins, déploie le mythe qui entoure le peintre en terre arlésienne. Tandis que vibrent tout autour les claviers d'une musique électro live, les peintures nous happent dans un kaléidoscope hypnotisant.



2 — 12 MARS GRANDE SALLE **COPRODUCTION**

La Mouette

Anton Tchekhov / Cyril Teste

D'un côté, un écrivain et une actrice jouissent des honneurs de la célébrité. De l'autre, la jeune Nina brûle de fouler la scène et Treplev, dramaturge encore inconnu, a soif de reconnaissance... Après *Festen* et *Opening Night*, Cyril Teste nous propose une nouvelle performance filmique, inspirée de *La Mouette*, comédie dramatique qui mêle tourments amoureux et vocation artistique.

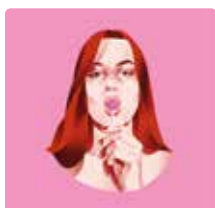


3 — 13 MARS CÉLESTINE **CRÉATION**

La Ligne solaire

Ivan Viripaev / Cécile Auxire-Marmouget

Dans la cuisine, à cinq heures du matin, Werner et Barbara tentent de résoudre les conflits, les nœuds psychologiques inextricables qui les ont englués, au fil du temps, dans le conformisme et l'impossibilité de communiquer. Une comédie tendre et féroce qui passe au scalpel le mariage et les tourments intimes d'une vie.



17 — 27 MARS CÉLESTINE **CRÉATION**

ANA

Maurice Pialat / Arlette Langmann / Laurent Ziserman

Voici l'adaptation sur scène d'*À nos amours*, film culte de Maurice Pialat. Dans ce huis-clos familial passionnant où tendresse et violence s'emmêlent, Suzanne se heurte à un père désabusé, une mère hystérique et un frère jaloux. Entre son désir d'émancipation et le tourbillon des amours adolescentes sans lendemain, arrivera-t-elle à trouver sa place ?

 **LIBRAIRIE PASSAGES** Retrouvez les textes de notre programmation dans l'atrium, en partenariat avec la librairie.

 **BAR-RESTAURANT L'ÉTOURDI** Informations et réservations sur letourdi.restaurant-du-theatre.fr



THEATREDESCELESTINS.COM    

GRANDLYON
la métropole



MÉCÈNES DU CERCLE
Banque Rhône-Alpes, Groupe LDLC,
Holding Textile Hermès



L'équipe d'accueil est
habillée par **LA MAISON**
MARTIN MOREL

PATRICE MULATO - Soins capillaires
professionnels naturels - soutien
l'accueil des artistes. patricemulato.com

